

allusion. Dès les titres, il nous tend un fil pour naviguer dans son dédale langagier. Le “bleu” du ciel et celui de la mer se répondent et se confondent, “mer et ciel confondus,” pour former et signifier cette “semence” génératrice qui est l’eau. On suit le poète dans sa promenade vers les hauteurs de cimes inaccessibles où la blancheur des neiges éblouit et se confond elle aussi avec celle de la page sur laquelle le poète veille la nuit. On retrouve le chêne, la clameur du tonnerre, le marais, le cyprès, la margelle, l’envol du prédateur, toutes les images récurrentes de la poésie de Torreilles, des “empreintes” d’une sensibilité jamais disparue, retrouvée ancrée dans les éléments/aliments de son Midi natal.

Lire Torreilles c’est éprouver l’ascèse vertigineuse des cimes, errer à travers le domaine du faucon; c’est aussi entrer dans les profondeurs de l’être; c’est, d’ailleurs, confronter un certain obscurantisme, recherché, qui traduit le mystère du vivre et de l’écrire. Lui, le poète, il s’enfonce dans ce mystère et traverse la nuit vers une aube créatrice guidé par sa femme-muse, cette Laïla qu’il ne cesse de chanter.

Ces empreintes d’une enfance, d’un lieu, d’un amour, deviennent des traces indélébiles grâce à un langage qui transforme le vécu ou le revécu en poésie, une voix qui fait aussi des échos au fond de notre gorge: “au creux de ma bouche, oreille de parole / la phrase musicale veille.”

Sergio Villani
Université York

Claude Dourguin. *Un royaume près de la mer.* Seyssel: Champ Vallon, 1998. 219 pages. 110 FF. ISBN 2-87673-260-2.

At the beginning of her tableau — it seems to me a more appropriate term altogether than chapter — devoted to the painter Marquet, Claude Dourguin writes that “it isn’t saying much to observe that landscape is significant to me: it gives me life, assures my breathing, feeds my gaze, anchors my writing. Landscape is my substance and, I was about to say, my very orientation (at times I sense that it stands as my destiny).” *Un royaume près de la mer*, like other books by Dourguin (*Recours: Patinir, Lorrain, Segers*, 1991, is the closest in mode to *Un royaume*), bears out this affirmation and provides five tableaux devoted to Boudin, Marquet, Bonnington, Van Goyen and, finally, a flurry of painters from Daubigny and Vallotton to Vlieger and De Staël, and five others that alternate with these (always beautifully written and sensitively insightful) analyses, centred this time upon the marine loci and scenes that are dear and vital to her. Place, presence, sensory and visceral, mortal experience interwoven with the experience of art by artists with whom clearly strong affinities develop. Presence and image, Bonnefoy would say; and certainly, Dourguin’s texts remain alert to the complexities, as well as the compulsive simplicities, that inform the relationships of pictorial, aesthetic space to be lived, ephemeral reality. But, just as the intercalated tableaux devoted to the landscapes Dourguin physically traverses demonstrate an honouring of the telluric, the forms and forces of a real whose winds can

bite, whose light can dazzle, so it is clear that painting for Dourguin, as, ultimately, for those artists she admires, does not represent an absolute in itself, elevated into some ethereal place of function and being. "I admire, more than anything," she writes of Van Goyen, "that paintings of modest format can bring forth space, can consecrate, mysterious and manifest, its powers." The sea, which is at the centre of all these texts, is, in effect, a strong, implicit emblem of that magical conjunction of hereness and otherness art itself theatricises. It is no mere accident, one feels, that the closing tableau is devoted to the lived, viscerally experienced place of Armor — Brittany, but its littoral, not its interior (Arcoat) —, places such as Baaz, Roscof, Port Goret, Brest. When Claude Dourguin speaks of de Staël's *Mer et nuages*, she writes: "Le monde s'efface, détails, anecdotes, ne demeurent face à moi que les larges échappées bleues et blanches, étirées, recouvertes, sans cesse recomposées — dans un univers solide l'élan, l'aventure, le mirage d'«un jour plus clair»." Art as mirage, yes; but art as remarkable osmosis with an experience lived by all in so many colours and forms.

A fine book in many ways...

Michael Bishop
Dalhousie University

Nicole Brossard. *Vertige de l'avant-scène.* Trois-Rivières: Écrits des Forges. 1997. 85 pages.

Dans *le Sens apparent* Nicole Brossard écrivait, *Il faut se fixer si douloureusement dans la réalité que j'hésite à en parler* (p. 68).¹ *Vertige de l'avant-scène* reflète cette conception du réel qui peut se présenter comme une assurance qu'elle repousse parfois *par les larmes, l'oubli ou encore l'écriture comme pour ne jamais oublier même s'il s'agit jamais tout à fait de mémoire* (*Amantes*, p. 17).² Cette angoisse de l'intangible, de ce temps qui nous tient aux viscères, transformant l'humain jusqu'à lui enlever ses repères vitaux, est présente à travers toute cette œuvre. Son poème est une aventure du signe qui réclame une réaction. Il refuse l'acceptation d'un code limitatif, qui finirait par scléroser l'imaginaire et avantager une idéologie dominante qui aurait trop bien appris les règles du jeu au profit de sa propre stagnation. D'où l'affirmation et l'expression d'un réel aux facettes multiples, dont l'objet de réflexion serait tout ce qui peut être étudié comme système de signes chaotique et non organisé selon des conventions culturelles. Sur les plans syntaxique, sémantique et lexical la rupture est troublante. Toute étude sémiologique de ce recueil ne saurait être étroitement structurale. Il serait salutaire de l'entrevoir de manière dynamique, afin de tenir compte des éléments variants. Dans le recueil de Brossard, il n'y a pas de structure ou de vérité fixe, il y a une adaptation ouverte, flexible et contextuelle.

Le titre du recueil en dit long sur le parcours de l'auteure. Être sous la lumière des projecteurs peut être rassurant pour l'écrivaine qui fait surgir un sens nouveau de ce qui nous semblait acquis, mais la nouvelle perspective offerte par les mots employés reste déstabilisante, d'où, en partie, la notion de vertige. Vêtus de neuf, les vocables familiers